

Le rite dominical

Philippe Barras

Il est indéniable que le rassemblement dominical hebdomadaire constitue l'un des marqueurs essentiels de la vie chrétienne. Pourtant, il est tout aussi évident que celui-ci se trouve fragilisé dans notre monde contemporain et la pratique dominicale n'a jamais été aussi faible, du moins, aussi loin que nous puissions nous en souvenir. Nombre de personnes se disent chrétiens, sont baptisés et reçoivent les sacrements aux grandes étapes de leur vie, mais ne pratiquent pas régulièrement. D'ailleurs, les sociologues considèrent comme « pratiquants », aujourd'hui, ceux qui viennent à la messe dominicale au moins une fois par mois ! De plus, le nombre de prêtres moins important a conduit à une diminution drastique du nombre de messes dominicales rendant la pratique plus difficile qu'auparavant, du moins en dehors des grandes villes. Dans le même temps, sans doute n'avons-nous jamais eu autant d'incitations magistérielles¹ rappelant l'importance et la nécessité de la pratique dominicale qui trouve son origine dans les premières communautés chrétiennes comme en témoignent les Actes des apôtres (20, 7) et qui n'a jamais cessé depuis lors. Cette insistance s'appuie, non seulement sur la tradition qu'il convient de maintenir à la suite de nos prédecesseurs, mais aussi sur sa haute valeur théologale : faire mémoire de ce qui constitue le cœur même de la foi chrétienne – la mort et la résurrection du Christ – et édifier l'Eglise². Comme le rappelait Benoît XVI³ : « Le dimanche est le jour où le chrétien retrouve la forme eucharistique de son existence selon laquelle il est appelé à vivre constamment », ce qu'opère le rassemblement dominical. Néanmoins, à cause même des difficultés rencontrées, il est légitime de s'interroger sur la pertinence du rite dominical aujourd'hui. Certains iraient même jusqu'à

1 * « Les rassemblements dominicaux – Pistes pour un discernement », *Documents épiscopat n°9-10*, éd. Secrétariat général de la Conférence des évêques de France, 2011 ;

* *Le sacrement de l'amour (Exhortation apostolique Sacramentum caritatis sur l'eucharistie)*, BENOIT XVI, éd. Bayard / Cerf / Mame, 2007 ;

* *Reste avec nous Seigneur (Lettre apostolique Mane nobiscum Domine pour l'année de l'eucharistie)*, JEAN-PAUL II, éd. Bayard / Centurion / Cerf / Fleurus-Mame, 2006 ;

* *L'Église vit de l'eucharistie (Lettre encyclique Ecclesia de eucharistia)*, JEAN-PAUL II, éd. Bayard / Fleurus-Mame / Cerf, 2003 ;

* *Le jour du Seigneur (Lettre apostolique Dies Domini sur la sanctification du dimanche)*, JEAN-PAUL II, éd. Centurion / Cerf, coll. Documents d'Eglise, 1998 ;

* *Le dimanche – situations, enjeux et propositions pastorales*, COMMISSION EPISCOPALE DE LITURGIE ET DE PASTORALE SACRAMENTELLE, éd. Le Centurion, Documents d'Eglise, 1991 ;

* « Le dimanche » (Mgr Claude FEIDT), dans *Servir Dieu servir l'homme*, ASSEMBLEE PLENIERE DES EVEQUES DE FRANCE, éd. Centurion – Documents d'Eglise, 1988 ;

* *Directoire pour les assemblées dominicales en l'absence de prêtre*, CONGREGATION POUR LE CULTE DIVIN, éd. du Cerf, 1988 ;

* *Église, assemblée, dimanche – Assemblée plénière de la Conférence des évêques de France à Lourdes 1976*, Cal Albert COFFY, éd. Le Centurion, coll. Documents d'Eglise, 1976 ; etc.

2 JEAN-PAUL II, *L'Église vit de l'eucharistie*, op. cit.

3 *Le sacrement de l'amour*, op. cit., p. 90

le juger obsolète, ne répondant pas aux attentes de nos contemporains et inadapté à leurs mentalités. Ce qui est en cause ici est à la fois le rapport à l'institution (l'Eglise qui demande que le dimanche, les fidèles satisfassent à l'obligation de la pratique dominicale), à la ritualité (le fait de refaire chaque fois « la même chose » de manière convenue), et au temps (le rythme hebdomadaire apparaissant comme trop fréquent dans un monde accéléré). Ce chapitre voudrait montrer combien au contraire, et paradoxalement, le rassemblement dominical, en ramenant les fidèles au mystère pascal du Christ, déploie une forme de socialité bien en prise avec son temps et particulièrement adapté aux mentalités contemporaines, et qu'il constitue une chance pour les hommes et les femmes de ce temps qui cherchent un sens à leur existence. Cela demande une réelle conversion de notre regard sur cette pratique, que nous soyons du côté des pratiquants réguliers parfois exigeants – marqués que nous sommes par la nécessité de satisfaire à nos obligations – ou que nous soyons pratiquants irréguliers parfois critiques d'une forme jugée trop rigoureuse, ou au contraire pas assez. Autrement dit, c'est notre compréhension du dimanche, de son assemblée liturgique et de la portée du mémorial eucharistique (ou non) célébré qui est ici en cause. L'histoire mouvementée du dimanche chrétien montre que, selon la mentalité de chaque époque, le rite dominical a été perçu et compris de manière différente mais toujours comme un moment essentiel de la piété des fidèles. Aujourd'hui encore, il peut constituer un lieu possible d'une véritable piété, dans la relation entre Dieu et les hommes, par le juste équilibre qu'il déploie entre l'individu (et ses attentes singulières) et la communauté (et finalement une forme de socialisation), grâce à sa ritualité particulière.

Regard rapide à travers l'histoire

Grâce à un certain nombre d'études magistrales⁴, nous avons quelques indications sur les origines de l'assemblée eucharistique dominicale et son évolution au cours des siècles. Comme l'a montré le P. Congar⁵, le dimanche est une réalité religieuse originale et proprement chrétienne qui ne provient pas d'un glissement du sabbat juif au premier jour de la semaine. Il a ses fondements théologiques et sa ritualité propre qui tiennent d'abord à la volonté de faire mémoire de la Pâque du Christ en faisant, le jour même de sa résurrection, ce que lui-même avait demandé de faire la veille de sa passion. Selon Rordorf, les documents les plus anciens⁶ laissent à penser, qu'à Jérusalem, les communautés chrétiennes continuaient à pratiquer la loi juive et à aller au Temple (cf. Actes 2,46), vraisemblablement à respecter le sabbat (contrairement, bien sûr, aux communautés issues du paganisme), tout en se réunissant le dimanche à l'aube pour la prière avant les activités journalières et le soir pour l'eucharistie au cours d'un repas.

4 Pour n'en citer que quelques-uns: W. RORDORF, « Origine et signification de la célébration du dimanche dans le christianisme primitif. État actuel de la recherche », in *LMD* n°148, 1981 ; G. CHEVROT, H.M. FERET, J. DANIELOU, Y.M. CONGAR, R. GUARDINI, A.G. MARTIMORT, etc., *Le jour du Seigneur (Congrès de Lyon 1947)*, éd. Robert Laffont, 1948 ; H. DUMAINE, art. « Dimanche », dans *DACL*, éd. Letouzey et Ané (fascicule XXXVII, 1916 et fascicule XXXVIII, 1920), col. 858-994 ; A. CABANTOUS, *Le dimanche : une histoire - Europe occidentale (1600 - 1830)*, éd. du Seuil, 2013. ; BECK Robert, *Histoire du dimanche de 1700 à nos jours*, Paris, éd. de l'Atelier, « Patrimoine », 1997 ; etc.

5 *Le jour du Seigneur*, 1948, op. cit.

6 Il s'appuie en particulier sur la *Didaché*, la lettre de Pline le jeune à l'empereur Trajan, les Apologies de St Justin et la Tradition apostolique. Cf. « Origine et signification de la célébration du dimanche... », op. cit.

Ainsi, la ritualité dominicale s'instaure-t-elle progressivement comme le moment majeur du culte chrétien lié à la résurrection du Christ : « sa visée est christologique et sacramentelle »⁷. Pour les fidèles, elle constitue un lieu de piété essentiel pour rendre leur culte au Dieu de Jésus-Christ, se familiariser avec l'enseignement de Jésus et de ses apôtres, et faire l'apprentissage d'une vie de disciple. On pourrait dire que leur intérêt pour cette pratique est d'abord spirituelle, au sens propre du terme puisque, le rappelle Congar, c'est autant parce que le dimanche est le jour du don de l'Esprit (cf. la Pentecôte), et pas seulement de la résurrection du Christ, qu'il fut choisi comme jour de mémorial. Selon les textes anciens, le dimanche était, de ce fait, jour de veille, d'attente du salut annoncé et qui devait arriver prochainement : le 8e jour eschatologique figurant le repos éternel comme l'enseignaient nombre des Pères grecs et latin des premiers siècles. La première pierre du dimanche comme jour de repos est posée, avant que l'empereur Constantin le décrète. Ainsi, dans les premiers siècles, on peut affirmer que le dimanche est, pour les fidèles, à la fois jour de fête pour la résurrection du Christ, jour de prière pour recevoir les dons de l'Esprit afin de vivre en véritables disciples, et jour d'attente de la parousie imminente.

La ritualité dominicale ne s'arrête d'ailleurs pas à la messe : progressivement, tout le dimanche est rythmé par des prières ; y ont pris place des enseignements (comme ce fut le cas à Troas : cf. Actes 20,7) ; la prière à genoux et le jeûne y sont proscrits puis, après Constantin, la plupart des travaux ; la réconciliation avec les ennemis y est préconisée, ainsi que les exercices de charité ; enfin c'est aussi le jour du baptême lorsque les fêtes de Pâque et de Pentecôte ne suffisent plus. L'ensemble de cette ritualité dominicale constitue la piété majeure des Églises et de tous les fidèles, même si – selon les lieux – d'autres coutumes se déploient les autres jours de la semaine, en particulier le mercredi et le vendredi.

L'évolution au Moyen-âge conduira progressivement à une compréhension plus légaliste de la pratique dominicale, ce qui, concrètement, amènera à moins insister sur sa dimension spirituelle d'attente, de don de l'Esprit, voire de résurrection, du moins chez les fidèles. D'une part l'abstinence de travail servile en devient la caractéristique majeure, avec force de lois. D'autre part, les difficultés de la vie médiévale qui pourraient faire rechigner le peuple à pratiquer le culte, ont conduit l'autorité ecclésiastique à insister sur sa nécessité sous peine de péché demandant réparation. Dans ces conditions, la ritualité dominicale des chrétiens apparaît davantage comme le prolongement et le glissement du sabbat juif au premier jour de la semaine. La messe du dimanche constitue le moment où s'exerce la piété de l'Eglise et à laquelle les fidèles sont tenus d'assister (ce qui, vraisemblablement, n'a pas été toujours simple à réaliser !), avec l'office du soir (vêpres) inspiré de l'office monastique qui remplace progressivement l'office de Vigile pratiqué dans l'Eglise ancienne⁸.

La période moderne qui suit ne fait qu'accentuer encore cet aspect légaliste au sein de l'Eglise catholique : le repos et la messe sont qualifiés d'obligatoires dimanche et jours de

7 W. RORDORF, op. cit. p. 116.

8 Cf. A.-G. MARTIMORT dans *Le jour du Seigneur*, 1948, op. cit., p. 248.

fête. Alors que, par ailleurs, comme le signale A. Cabantous⁹, le dimanche est l'objet de batailles : les réformateurs contestent la dimension de sanctification du dimanche, ce qui conduira certains à banaliser ce jour ; la révolution française instaure un nouveau calendrier avec le décadì qui, cependant, ne parvient pas à estomper le dimanche que les fidèles continuent de pratiquer ; l'essor économique (cf. l'industrialisation au XIXe siècle) viendra contester la « sabbatisation » du dimanche (jour de repos forcé) ; etc. La messe dominicale est un lieu majeur de socialisation (l'église au centre du village où se régulent aussi les questions de vie commune), un moment qui sort de l'ordinaire (cf. la musique et les chants, le faste des cérémonies, l'habit propre que l'on revêt, etc.) et le moyen de satisfaire aux obligations d'un sentiment religieux bien ancré. De même, les vêpres dominicales sont célébrées, en France en particulier, dans toutes les paroisses et les fidèles, surtout les femmes, y sont présents. Dans un esprit de contre-réforme s'y développe une station au Saint-sacrement, puis un Salut, faisant de cette prière comme une réplique de la messe du matin, favorisant la piété des fidèles. Néanmoins, en cette fin de XVIIIe siècle, la pratique commence à baisser, et nombre de fidèles préfèrent les messes basses du matin, plus courtes et sans prône, libérant ainsi la journée pour les rencontres familiales. Le XIXe siècle verra même l'instauration du saint-lundi comme jour de repos et de détente, en certaines régions, instaurant une autre socialité que celle du dimanche qui reste cependant un jour de fête, le jour de la pratique religieuse qui satisfait aux obligations des fidèles. La piété des fidèles, si elle s'exerce dans le culte, est surtout constituée des prières privées et des dévotions que ce cadre permet.

Au XXe siècle, avec le Mouvement liturgique et Dom Lambert Beauduin en particulier, est redécouvert combien l'action liturgique est, elle-même, le lieu majeur de la piété des fidèles, ce qui nécessite un aggiornamento du rituel de la messe pour qu'ils s'y sentent davantage concernés – la liturgie de la messe, dans sa forme, n'était plus adaptée pour constituer le véritable creuset d'une vie spirituelle¹⁰. Toute la réforme liturgique de Vatican II a visé à « restaurer » d'une certaine manière cette dimension essentielle du culte chrétien. Y est-elle parvenue ? Au regard du nombre de pratiquants actuels, certains pourraient en douter ! Mais ce serait faire une erreur grave : d'une part, parce que la crise de la pratique religieuse que nous connaissons n'est pas de même nature que celle du milieu du XXe siècle – elle est davantage une crise de la foi chrétienne dans son ensemble¹¹ qu'un désamour pour la liturgie d'un peuple supposé profondément chrétien ; d'autre part, parce que la mentalité contemporaine a encore évolué et que l'effort pastoral déployé pour permettre à la liturgie de l'Eglise de faire son œuvre n'a pas toujours été à la hauteur¹² de l'objectif visé. Ce qui est en cause ici, concrètement, est le rapport de nos contemporains à la ritualité de l'Eglise dans sa liturgie et, plus spécifiquement, l'assemblée eucharistique dominicale – la question se pose sans doute moins pour les liturgies des grands passages de la vie comme le mariage ou les funérailles.

9 *Le dimanche : une histoire – Europe occidentale...*, op. cit., Ch. 3.

10 Voir J.-L. SOULETIE dans l'introduction à ce livre.

11 Cf. discours du pape Benoît XVI au Comité central des catholiques allemands à Fribourg, *Osservatore Romano*, 27 septembre 2011.

12 Il ne s'agit pas, ici, de juger négativement tous les efforts consentis et le travail de nombre de pasteurs et de laïcs engagés dans cette mission, mais de remarquer combien ces efforts et ce travail ont été insuffisants, pas toujours ajustés à la nature profonde de la liturgie promue par Vatican II et à la diversité de mentalités contemporaines.

Une ritualité particulière adaptée au monde contemporain ?

Il est vain et peu pertinent d'opposer dimension sociale et dimension théologale de l'assemblée liturgique dominicale. Certes, et à juste titre, il faut dire et redire que la liturgie n'est pas qu'une rencontre humaine et ne se réduit pas à une convivialité comme dans n'importe quelle association. Mais la liturgie, en tant qu'œuvre du Christ-tête qui s'associe son Eglise (cf. SC n°7) édifie cette dernière en un seul corps, instaurant ainsi une socialité particulière entre les fidèles et dans un rapport avec l'ensemble de la société, dans la mesure où le culte est public et régulier. L'assemblée dominicale est manifestement, et dans le même temps, œuvre de Dieu lui-même pour son peuple, culte rendu par le peuple envers Dieu, fait social majeur et facteur de lien social dans la cité. Ce qui, en ces temps de crise, ne semble pas aller de soi : une crise de la foi qui rend plus difficile la reconnaissance de Dieu agissant aujourd'hui dans la vie du monde ; une crise de la pratique cultuelle jugée inefficace ; une crise du lien social dénoncée par beaucoup¹³.

Notre hypothèse est que, au regard de chacune de ces crises¹⁴, la liturgie dominicale offre un espace propice pour répondre aux attentes de nos contemporains. Mais que cela demande une réelle conversion de notre regard sur ce qu'opère la liturgie de l'Eglise et sur la ritualité en générale.

En effet, la foi chrétienne n'a jamais été simple et évidente : qu'il suffise de se rappeler le reniement de Pierre lors du jugement de Jésus ! Or la liturgie chrétienne, et plus particulièrement la liturgie romaine, offre la possibilité de situer la foi balbutiante de chacun sur « son axe fondamental »¹⁵, celui instauré par le Christ en sa Pâque et dont la liturgie ne cesse de faire mémoire. Et ce, par la force même de son rituel tout en modestie, qui se contente de répéter ce que nos pères nous ont transmis pour rendre possible une relation avec le Seigneur, qui ne constraint pas les coeurs en se contentant de quelques signes extérieurs, comme médiation, pour inviter à la conversion. La ritualité viendrait donc ici soutenir et orienter notre foi ! Non sans quelques risques, bien sûr. Et l'on connaît bien ses dérives lorsqu'elle se limite, justement, aux signes extérieurs, lorsqu'elle leur prête une efficacité quasi magique et se fait superstition, ou lorsqu'elle est mise au service d'un pouvoir autoritaire qui cherche à manipuler. Mais lorsqu'elle se met au service de l'Évangile et de l'Eglise en prière, la ritualité vient au secours de notre faiblesse et ouvre au désir de Dieu, humblement, en douceur, presque subrepticement, et en même temps avec la force et la beauté qu'offrent les signes sensibles qu'elle déploie en bonne intelligence. Aujourd'hui comme hier, la liturgie de l'Eglise est un lieu majeur d'évangélisation pour nos contemporains dont la foi humaine, en quête de sens, peut se trouver réorientée selon le mystère pascal du Christ. Les célébrations de mariage ou de funérailles en sont des exemples criants dans les paroisses. Il nous reste sans doute à redécouvrir combien nos assemblées dominicales peuvent l'être tout autant et retrouver,

13 F. FARRUGIA, *La crise du lien social : essai de sociologie critique*, éd. L'Harmattan, 1993

14 Cf. J.-L. SOULETIE, *La crise, une chance pour la foi*, éd. de l'Atelier, 2002

15 Sur cette question, lire l'article magistral de Jean-Yves Hameline, *Une poétique du rituel*, éd. du Cerf, coll. Liturgie n°9, 1997, Ch.1.

en quelque sorte, leur dimension « catéchuménale »¹⁶.

Comme déjà évoqué précédemment, il semblerait que nombre de nos contemporains ont des difficultés avec la ritualité de la liturgie. Sans établir ici une liste exhaustive et argumentée, il est aisément de repérer quelques-unes de ces difficultés : l'aspect répétitif qui apparaît comme routinier ; le fait qu'elle est imposée et qu'on ne la fabrique pas soi-même ; le fait qu'elle s'apprehende d'abord dans son extériorité (cf. paragraphe précédent) et peut paraître superficielle, voire factice ou même mensongère ; le fait qu'elle soit « incompréhensible » employant un vocabulaire et des signes jugés inadaptés à la culture ambiante ; le fait qu'elle ne cherche même pas à rendre raison, s'intéressant davantage au corps qu'à l'intellect ; etc. Vue comme cela, on peut dire que la ritualité à l'œuvre dans l'assemblée dominicale met à rude épreuve les bonnes volontés ! Mais, et c'est un véritable paradoxe, il y a là les ressorts mêmes capables de répondre aux nombreuses attentes des hommes et femmes de notre postmodernité (ou ultramodernité, selon Jean-Paul Willaime¹⁷), car l'être humain a besoin de rites et ne peut vivre sans ritualité, au point que lorsque certains disparaissent (ou sont refusés) d'autres, aussitôt, prennent place. Un seul exemple : le mariage où « l'enterrement de la vie de jeune fille ou de jeune homme »¹⁸ est devenu, pour certains, le rite majeur en lieu et place du passage à l'église et à la mairie. Autrement dit, derrière ces reproches faits aux rites (répétition, institution, facticité, incompréhension), ce n'est pas tant la ritualité elle-même qui est mise en cause, que sa mise en œuvre concrète et finalement sa crédibilité. C'est pourquoi « l'art de célébrer » est si important, compris non pas comme application stricte des règles liturgiques mais comme recherche d'une harmonie entre ce qui est fait, ce qui est dit et ce que est vécu intérieurement, sous l'action de l'Esprit¹⁹. Il reste quand même la difficulté de nos contemporains à accepter ce qui est institué en dehors d'eux et qui s'impose à eux, et plus encore, le rejet de toute institution, sans doute échaudés qu'ils ont été par nombre de déconvenues. Mais dans un monde fluctuant, où tout bouge, il est nécessaire d'avoir quelques repères, et les nouvelles générations ne se cachent pas pour le dire. Cela demande aux institutions de faire preuve, là encore, de modestie, d'humilité et surtout d'authenticité en accordant leurs actes et leurs discours, comme nous y invite le pape François²⁰. Finalement, ce n'est pas la ritualité qui est en cause mais sa crédibilité. Et, sur ce point, cela dépend de la manière avec laquelle est perçue et reçue la symbolique associée aux rites : une symbolique qui, pour être vraie, authentique, se doit d'être en recherche permanente de ses fondements théologiques et anthropologiques. Ou, pour dire les choses autrement, c'est à une véritable pastorale du mystère pascal, dans toutes ses dimensions²¹, que la pastorale liturgique actuelle est invitée.

16 Cf. Ph. BARRAS, « La pastorale liturgique et sacramentelle : une dynamique à réévaluer en permanence », in *La Maison-Dieu* n°265, éd. du Cerf, mars 2011

17 *Sociologie des religions*, coll. Que sais-je ?, éd. PUF, 2004

18 Cf. M. SEGALEN, *Rites et rituels contemporains*, éd. Nathan Université, coll. Sciences sociales 128, 1998

19 Lire à ce sujet, Benoît XVI, réponses aux questions du clergé d'Albano (11 sept. 2006) sur l'art de célébrer : <http://www.zenit.org/fr/articles/benoit-xvi-repond-aux-questions-des-pretres-du-diocese-d-albano-ii>

20 *La joie de l'Évangile*, Exhortation apostolique du pape FRANÇOIS, éd. Bayard / Cerf / Fleurus-Mame, 2013

21 Nous entendons ici, à la suite de l'Évangile de Jean, la passion, la mort, la résurrection et l'envoi de l'Esprit.

Reste la question de l'aptitude du rite dominical à valoriser une socialité souvent perçue en difficulté dans notre monde contemporain. Le maire d'une ville importante n'affirma-t-il pas vouloir favoriser l'Eglise et le club de football comme étant les deux facteurs majeurs de cohésion sociale dans sa commune ? En effet, l'Eglise avec sa vie paroissiale et ses assemblées dominicales constitue un lieu majeur de socialisation. Plus encore, la socialité déployée par l'assemblée liturgique semble particulièrement adaptée à notre époque et répondre à nombre d'attentes de nos contemporains. Car le rite dominical associe de manière subtile dimension personnelle et dimension communautaire. On peut même affirmer que, dans un certain sens, la dimension personnelle précède la dimension communautaire : les rites baptismaux qui marquent l'entrée dans l'Eglise le disent à leur manière, tout comme les rites de la messe (cf. le « Je ne suis pas digne de te recevoir » avant la communion qui marque notre association commune comme membres du Corps du Christ). Et, dans le même temps, toute démarche personnelle est qualifiée par le fait qu'elle est assumée aussi par d'autres, comme dans la profession de foi où chacun peut se risquer et oser dire « Je crois... » par le fait même que d'autres le disent également. Plus encore, c'est la relation personnelle que chacun entretient avec le Dieu de Jésus-Christ qui est la raison du rassemblement et qui rend possible la prière commune et favorise la fraternité. Cette manière de faire qu'a la liturgie de l'Eglise pour associer dimension personnelle et communautaire dans sa ritualité est un atout majeur pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Eux que l'on qualifie facilement d'individualistes mais qui cherchent aussi, dans le même temps, une socialité non-constraininge basée essentiellement sur les rapports d'affection entre les personnes. D'autant que la ritualité liturgique fait une large place au mystère – le mystère de Dieu lui-même et de l'avenir de tout homme – offrant ainsi la possibilité à chacun de se situer selon qui il est, avec ses désirs, ses peurs et ses cris, dans une relation aux autres en le reliant à Dieu qui le rétablit dans sa propre autonomie humaine et le revoie déployer ses potentialités auprès des autres²². A condition, bien sûr, d'envisager la liturgie à la manière de Vatican II, dans sa dimension théologale et expérientielle de rencontre avec le Christ, dans l'Esprit, pour se laisser associer à lui dans la continuation de son œuvre « pour la gloire de Dieu et le salut du monde », et moins comme obligation à satisfaire ou comme lieu d'enseignement des vérités de la foi, voire comme moyen pour développer la dimension communautaire. C'est à la mesure de cette rencontre personnelle que chacun peut mesurer combien il compte comme membre de son Corps et envisager une place possible au sein de la communauté ecclésiale.

Michel Maffesoli²³ a établi que la socialité contemporaine se voulait davantage de type tribal. Non pas comme une résurgence archaïque mais comme le contrebalancement à l'individualisme et au tout économique contemporain. Dans cette socialité de type tribal domine la puissance des affects : « ce qui est privilégié est moins ce à quoi chacun volontairement adhère (perspective contractuelle et mécanique) que ce qui est émotionnellement commun à tous (perspective sensible et organique). »²⁴ Le rite

22 Cf. X. THEVENOT, « Liturgie et sainteté », dans *La Maison-Dieu* n°201, éd. du Cerf, 1995, p. 111.

23 M. MAFFESOLI, *La conquête du présent*, éd. PUF, 1979

24 M. MAFFESOLI, *Le temps des Tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, éd. Méridiens-Klincksieck, 1988

dominical permet-il de développer ce type de socialité ? Sans doute le voyons-nous dans des célébrations d'Églises évangéliques, ou catholiques marquées par la culture de la fête. Il me semble, cependant, que cette dimension joue aussi dans nos assemblées dominicales de paroisses, y compris les plus démunies et lorsque les moyens déployés ne semblent pas à la mesure de la fête célébrée ! Cela demande, bien sûr, un minimum de fraternité partagée, mais aussi que l'on reconnaissse la diversité des sensibilités avec des niveaux d'émotion variables. Cela demande surtout de laisser la ritualité liturgique se déployer avec une certaine réserve, mais aussi avec ferveur, évitant toute emprise et pression sur les participants, pour que les uns et les autres puissent s'y trouver en connivence.

Quelles propositions aujourd'hui ?

Si la liturgie dominicale, en particulier la messe, est un lieu privilégié de la piété de fidèles particulièrement adapté à notre époque, pour instaurer une relation à Dieu et une socialité conséquente, cela ne va pas de soi ! Quelles sont alors les actions que nous pourrions mener ? Quelles propositions faire dans les paroisses, les mouvements, les groupes divers de fidèles ? Il nous semble que trois efforts majeurs doivent pouvoir être engagés.

Le premier concerne la formation des pasteurs et des agents pastoraux, mais aussi de l'ensemble des fidèles. Ce n'est pas nouveau et déjà le Mouvement liturgique lançait de vibrants appels dans ce sens. Il s'agit, non seulement de former ceux qui ont la charge de promouvoir et mettre en œuvre la liturgie de l'Eglise, mais surtout de former l'ensemble du peuple de Dieu pour l'aider à mesurer ce qui se joue dans toute liturgie, et dans l'assemblée dominicale en particulier. L'enjeu est un changement des mentalités pour que l'assemblée dominicale soit envisagée d'abord comme rencontre personnelle qui ouvre à la communion, et comme lieu non seulement de révélation de la foi en Jésus-Christ qui nous mène au Père dans l'Esprit, mais aussi d'invitation et d'initiation à une vie de foi, grâce à une ritualité déployée à sa juste mesure.

Le second effort nécessaire consiste à tenir compte de la grande diversité de nos contemporains et des chemins qu'ils peuvent emprunter pour suivre le Christ. Ce qui demande un renoncement radical à maîtriser leur manière de vivre et d'exprimer la foi au Dieu de Jésus-Christ et, dans le même temps, une audace particulière pour chercher des propositions diverses, nouvelles parfois. le déploiement d'une véritable synodalité dans les paroisses et groupes de chrétiens afin de chercher ensemble les propositions audacieuses qui peuvent être tentées dans le respect de la diversité. Une telle audace pastorale réclame une véritable synodalité dans la prise de décision et une nécessaire relecture régulière de ce qui a été engagé. Non seulement pour évaluer ce qui a été fait, mais pour mesurer en quoi ils permettent à chacun d'entrer ou d'approfondir un chemin de compagnonnage avec le Christ ressuscité grâce à son Esprit.

Le troisième effort nous le qualifierions de « déploiement d'une pastorale du mystère pascal »²⁵. Cela passe par un changement radical de lunettes pour appréhender la question de l'assemblée eucharistique dominicale sur laquelle butte nombre de paroisses et de diocèses. Renonçant à reproduire à une autre échelle ce qui se faisait dans le passé, ou à trancher dans le vif entre regroupement eucharistique forcé et proximité non-

25 Ph. BARRAS, « Une pastorale du mystère pascal », *Célébrer* n°327, 328, 329, 330, éd. du Cerf, 2004

eucharistique. Il s'agit plutôt de multiplier les propositions de rites dominicaux (qui commencent dès le samedi soir), afin de favoriser la piété des fidèles. Non pas en cherchant des substituts à la messe lorsqu'elle est devenue impossible par manque de ministre ordonné, mais en élargissant la proposition à d'autres formes rituelles, diverses, correspondant aux possibilités et aux attentes de nos contemporains, toutes reliées à la célébration eucharistique rassemblant le plus grand nombre en un lieu donné. Ces formes rituelles peuvent être bien sûr, pour certains, la liturgie des Heures. Pour d'autres, une pratique dévotionnelle parmi celles que l'Eglise encourage²⁶. Pour d'autres encore, des célébrations de la Parole de type catéchuménal, c'est-à-dire particulièrement adaptées à des personnes en recherche, comme on en trouve durant le temps du catéchuménat²⁷.

Le renouveau de la catéchèse, en France et ailleurs, ces dernières années, doit beaucoup à l'émergence du catéchuménat des adultes. Ce dernier a permis de redécouvrir la nécessité de proposer des itinéraires adaptés permettant à chacun de cheminer avec le Christ en se laissant initié par lui : itinéraires dans lesquels la liturgie à une place et un rôle prépondérant. Le rite dominical en est la forme majeure, particulièrement adaptée au monde contemporain pour constituer un lieu essentiel de piété pour des hommes et des femmes, plus ou moins jeunes, plus ou moins isolés, plus ou moins différents, en quête d'eux-mêmes et en recherche d'affection. Le lieu où chacun peut s'entendre dire de la part du Seigneur : « Va ! Ta foi ta sauvée. » (Lc 17, 19)

26 Cf. CONGREGATION POUR LE CULTE DIVIN ET LA DISCIPLINE DES SACREMENTS, *Directoire sur la piété populaire et la liturgie*, éd. Bayard / Fleurus-Mame / Cerf, 2003

27 Cf. *Rituel de l'initiation chrétienne des adultes*, éd. Desclée, 1996, p. 61. Voir aussi le *Livre des bénédictions*, éd. Chalet-Tardy, 1988